

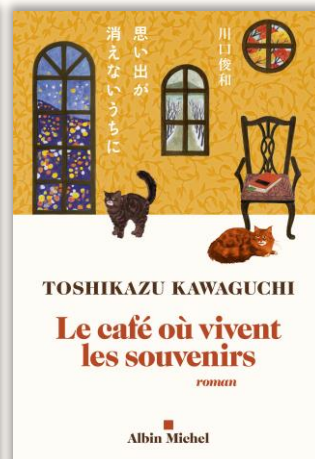
川口俊和

思い出が
消えないうちに



TOSHIKAZU KAWAGUCHI: UN PHÉNOMÈNE MONDIAL

L'AUTEUR SERA À PARIS DU 9 AU 11 OCTOBRE 2023



Toshikazu Kawaguchi est né à Osaka en 1971. Il est dramaturge et dirige le groupe théâtral Sonic Snail.

Tant que le café est encore chaud (Albin Michel, 2021) est l'adaptation d'une pièce de sa société 1110 Productions qui a remporté le grand prix du 10^e Festival dramatique de Suginami. Il s'est vendu à 1 million d'exemplaires au Japon et est devenu un bestseller international. Après *Le Café du temps retrouvé*, *Le Café où vivent les souvenirs* est le livre III de la série. Le livre V vient d'être publié au Japon.



JAPON

US

UK

ITALIE

ALLEMAGNE

PAYS BAS

ESPAGNE

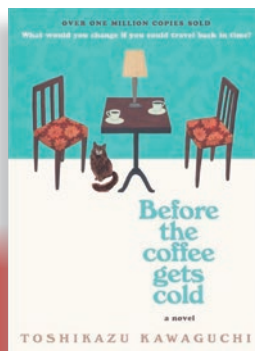
PORTUGAL

SLOVAQUIE

UKRAINE

VIÊT NAM

...



Plus de
3 MILLION
d'exemplaires
vendus

Déjà traduit dans
plus de 46 langues

En cours d'adaptation
cinématographique



Dans un petit café de Tokyo,
on peut remonter le temps.
Mais ce voyage a ses règles :
il ne changera pas le présent et il dure
tant que le café est encore chaud...

Toshikazu Kawaguchi

Buvez ces quatre cafés et même
à un enterrement, vous saurez sourire.

Interview par Laura Imai Messina

Tant que le café est encore chaud,
le roman culte de l'écrivain japonais,
a pour cadre un café de Tokyo où il suffit d'une tasse pour voyager
dans le temps
et se réconcilier avec le passé
(en apprenant au passage à accepter la mort).

Depuis la gare de Jimbôchô, le quartier des librairies de Tôkyô, il faut marcher jusqu'à l'enseigne du café Funiculi Funicula, descendre une volée de marches jusqu'au sous-sol, franchir une grande porte, s'asseoir sur une certaine chaise et commander un café. Une légende urbaine évoque une cafétéria où l'on peut voyager dans le temps. Ses propriétaires confirment, mais les règles qu'il convient de suivre pour y parvenir sont si strictes que beaucoup renoncent. Car si l'on remonte le cours du temps, pas moyen de changer le cours des événements : ceux qui doivent mourir mourront, qui doit ignorer quelque chose ne l'apprendra pas. Quant au voyage, il dure exactement le temps d'un café. Il faut le boire tant qu'il est chaud. Voilà le cadre du best-seller international *Tant que le café est encore chaud* (Albin Michel) et de sa suite, *Il suffit d'un café pour être heureux*. À 44 ans, le metteur en scène de théâtre Toshikazu Kawaguchi, s'est lancé dans l'écriture et son premier roman s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires.

J'ai rendez-vous avec Kawaguchi au siège tokyoïte de la Sunmark Publishing, dans le quartier de Takadanobaba, à 11h.

Ascenseurs, interphone, spray, masques. Arrivée en avance, je profite de la vue des bureaux qui s'étalent sur deux étages, la plupart des membres du personnel est en télétravail. En l'attendant avec son éditrice, Madame Ikeda, j'évoque le fait que le format de l'œuvre – une pièce de théâtre écrite et mise en scène par Kawaguchi – lui permettrait de se dérouler à l'infini : au fond, chaque personnage opérant un voyage dans le temps mériterait un roman. C'est alors

que son éditrice m'annonce en souriant que « Kawaguchi-sensei¹ est justement en train d'écrire son quatrième livre. »

Kawaguchi arrive et s'incline. C'est un petit homme râblé. Malgré le masque et les panneaux de plastique qui divisent la table en six cases, son sourire reste contagieux. Durant mes quinze années au Japon, j'ai toutefois appris que derrière le sourire des Japonais se cache souvent son contraire, que plus l'existence d'une personne a été dure, plus lumineuse est l'attitude avec laquelle elle l'affronte. Sa réponse à ma première question me le confirme.

1. Maître Kawaguchi.

J'ai lu que l'idée de *Tant que le café est encore chaud* et des romans suivants, la vision très originale de la mort qu'il propose – comme un événement qu'il convient d'accepter de façon positive si l'on souhaite affronter le présent – provenait d'un deuil personnel.

« J'ai perdu mon père quand j'étais à l'école primaire (CE2). À ses obsèques, ma mère riait et je me rappelle avoir pensé « Mais pourquoi rit-elle ? Pourquoi prépare-t-elle du jus de fruits comme si de rien n'était ? » Ce n'est qu'une fois adulte que j'ai compris à quel point ses efforts pour maintenir de la joie dans notre vie de famille avaient été importants. »

Kawaguchi a la voix aiguë et l'ironie désinvolte des Japonais de l'Ouest. Il est né à Ôsaka, mais il en a perdu l'accent - on ne perçoit sa cadence, presque imperceptible, que lorsqu'il évoque, comme à présent, ses souvenirs d'enfance, comme si le temps avait conservé l'empreinte d'une langue. Cette attitude à l'égard de la mort est l'un des messages fondamentaux de ses romans : jamais ceux qui nous ont aimés et qui, pour une raison ou pour une autre, ne sont plus, ne souhaiteraient que nous sombrions à cause d'eux dans le désespoir.

« Mais pourquoi rit-elle ?
Pourquoi prépare-t-elle
du jus de fruits
comme si de rien n'était ? »

Kawaguchi répète une expression qu'au Japon j'ai surtout entendu prononcée par les éducatrices : *ikiru chikara*. *Ikiru* c'est vivre et *chikara*, c'est la force, la force de vivre, l'énergie vitale que nous cultivons en nous depuis l'enfance et qui est déterminée par les choix de ceux qui s'occupent de nous, puis par les personnes que nous rencontrons au fil des années et enfin, par notre aptitude personnelle à continuer à nous élever pendant le reste de notre existence.

« Concentre-toi plutôt
sur ta gratitude. »

« Une amie, qui fut l'un de mes amours de jeunesse, m'a demandé conseil, des années plus tard. Elle avait fait une fausse couche et ne parvenait pas à en parler à son compagnon. Cela la minait. « Crois-tu que cet enfant serait heureux de savoir qu'il t'a causé tant de chagrin ? » lui ai-je demandé. « Concentre-toi plutôt sur ta gratitude envers lui, qui t'a rendue mère, ne serait-ce que 70 jours, pour la joie que tu as ressentie en sachant que tu portais cette petite vie en toi. » Au début, elle m'a sans doute pris pour un fou, mais l'important n'était pas la perte de cet enfant, l'important, c'était que cette vie était venue à elle et qu'elle ne devait pas éprouver de peine, mais de la reconnaissance. J'ai su qu'après notre conversation, elle avait parlé à son compagnon... et je crois qu'elle a aujourd'hui trois ou quatre enfants » conclut-il en riant.

Je me rappelle une scène similaire dans *Il suffit d'un café pour être heureux*, roman qui lève le voile sur plusieurs des mystères laissés en suspens dans le premier.

« J'ai beaucoup pleuré en écrivant certaines scènes de ce livre. C'est sans doute le plus autobiographique des quatre. Le troisième et le quatrième chapitre en particulier. »

« Regardez-moi bien : vous avez devant vous
un homme dont le corps est constitué à 80%
de manga. Puis j'ai commencé à faire du théâtre,
la plus grande passion de ma vie. »

Le protagoniste de la troisième histoire
est un garçon aux prises avec de graves
problèmes financiers.

« Durant des années, je ne disposais que de 200€ par semaine pour survivre. C'était vraiment difficile... Vous savez, j'ai quitté Ôsaka pour Tôkyô dans le but de devenir auteur de manga. Regardez-moi bien : vous avez devant vous un homme dont le corps est constitué à 80% de manga. Puis j'ai commencé à faire du théâtre, la plus grande passion de ma vie. »

La gare de Takadanobaba où je suis descendue ce matin m'apparaît alors comme un présage, avec, juste derrière ses tourniquets, ses fresques reproduisant l'univers d'Osamu Tezuka, le père du manga japonais.

Et l'amour, dans tout ça ?

« Voilà un détail extrêmement personnel, mais... une amie voyante m'a dit un jour que l'amour et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre. Je ne suis pas marié et je n'ai pas d'enfants. Ce n'est pas mon destin, semble-t-il. La vérité, c'est que mon travail me passionne, j'y consacre toute ma vie. »

« Tout part toujours du titre.
D'une association de sons qui m'inspire. »

Comment travaillez-vous ?

« J'ai écrit le scénario de *Tant que le café est encore chaud* en une vingtaine de minutes, et celui d'*Il suffit d'un café* en quelques jours. Pour moi, les difficultés commencent après, je suis très lent, n'est-ce pas ? (il prononce ces mots en se tournant vers son éditrice, qui hochera la tête durant toute l'interview ; la collaboration avec cette femme est pour lui essentielle. Mme Ikeda est une accoucheuse de livres. Elle capture des histoires puis demande à ses auteurs d'en faire un roman. *Tant que le café est encore chaud* est né ainsi). Tout part toujours du titre. D'une association de sons qui m'inspire. »

Il compte sur ses doigts le nombre de syllabes composant le titre japonais. Je remarque à ce moment-là qu'au dos des trois romans déjà parus, posés sur un côté du bureau, les titres sont d'une longueur identique.

« Ensuite, je m'attache à décrire les rapports humains. À chaque fois, je conçois une maquette sur laquelle je

peux déplacer les pions qui représentent les personnages, de manière à les visualiser sur scène.

Je ne réfléchis pas à l'intrigue, je me concentre sur les personnages, comme sur scène. »

On croirait des solutions chimiques...

« C'est cela. Je les assemble et j'observe ce qui se passe. De réaction en réaction, l'histoire évolue. Quand je la trouve intéressante, je la suis. »

En l'écoutant parler, je réalise que Kawaguchi se borne à suivre la vie, il ne cherche pas à la plier pour la façonner. Elle lui paraît suffisamment remarquable telle qu'elle est.

On a déjà dû vous poser mille fois la question : si vous pouviez réellement remonter le temps, avec qui voudriez-vous parler ?

« Avec mon père. J'aimerais lui raconter ce qui s'est passé, comment on s'en est sortis sans lui. Il serait soulagé. Je lui montrerais ces livres, je lui parlerais du théâtre, du film, de l'étranger. Je voudrais tant qu'il soit fier de moi. »

Derrière lui, le ciel de Tôkyô déploie un bleu enchanteur, au-dessus d'un patchwork extraordinairement harmonieux de bâtiments de tailles et de couleurs variées.

« Par ailleurs, ma mère a beaucoup vieilli, je ne dirais pas qu'elle va mal, sa santé est encore bonne, mais un ou deux ans avant la sortie de *Tant que le café est encore chaud*, disons qu'elle avait perdu le goût de vivre. La fatigue, sans doute, ou peut-être était-elle parvenue à ce tournant de l'existence où tout se déroule sans élan. »

« Je n'oublierai jamais le sourire de ma mère, ce soir-là, sa joie. Je crois avoir réussi à lui rendre un peu de tout ce qu'elle m'a donné. »

Kawaguchi raconte la première du film qui reprend l'histoire des deux premiers volumes, *Tant que le café est encore chaud* et *Il suffit d'un café pour être heureux*. Une production japonaise qui rassemble un casting d'acteurs adorés du public nippon.

« Je n'oublierai jamais le sourire de ma mère, ce soir-là, sa joie. Je crois avoir réussi à lui rendre un peu de tout ce qu'elle m'a donné. »

« Ongaeshi » : c'est le mot qui exprime la gratitude, le fait de rendre la pareille à ses parents. Ce lien de reconnaissance très fort chez les Japonais, encore renforcé par les liens du sang. Le succès représente cela, pour elle ?

« Oui, particulièrement » souffle-t-il.

Je me rappelle encore, à la sortie de son premier roman, les trains de Tôkyô tapissés d'affiches publicitaires. Quand un livre suscite un tel phénomène, non seulement il est clair qu'il se vendra, mais on peut être sûr qu'il laissera son empreinte sur l'imaginaire national.

« Ce que le succès a changé dans ma vie, en pratique, c'est qu'il m'a permis de quitter mon travail à mi-temps pour me consacrer entièrement au théâtre. J'étais

employé dans un restaurant de *tempura* (beignets) ; j'étais doué, j'ai toujours bien aimé les gens. Le patron insistait pour m'embaucher en CDI. Mais je suis parti. » Il rit.

Votre roman est un best-seller international.

Son message, du reste, est universel.

Pourtant, au Japon, plus on est intime, plus on s'aime, et plus on peine à s'exprimer de façon claire. Les sentiments semblent être la dernière chose à dévoiler : on prend plus de précautions parce que le sentiment de l'autre est important et qu'on ne veut pas envahir son espace.

« On finit par en dire moins, c'est vrai. On échafaude des idées qui n'ont rien à voir avec ce que l'autre pensait ou ressentait. Le voyage dans le temps est utile parce que nous avons tous eu le remords de ne pas avoir dit quelque chose, mais il ne change pas le cours des événements. Ce qu'il change, c'est l'attitude de ceux qui restent, si vous voulez, et c'est le plus important. »

« Si toute la souffrance que j'ai endurée, si la vie très dure que j'ai menée a pu servir à apporter un message de courage à tant de personnes dans le monde, eh bien... ça en valait la peine. »

En ce moment historique si particulier, ses livres sont importants. Ils parlent de perte et de remords, de la nécessité d'accepter la mort sans jamais oublier d'éprouver de la gratitude pour notre vie et celle des autres. Ce n'est pas la fin du voyage qui compte, mais la totalité du parcours pour y parvenir. Kawaguchi semble soudain embarrassé, plus émotif. Il ne rit plus et je comprends alors que tant qu'il est question de sa propre peine, on peut dédramatiser, mais qu'il en va tout autrement avec celle des autres.

« Si toute la souffrance que j'ai endurée, si la vie très dure que j'ai menée a pu servir à apporter un message de courage à tant de personnes dans le monde, eh bien... ça en valait la peine. »

Quand on vit un deuil, il est important de se concentrer sur sa gratitude, pas sur son chagrin.

Je me souviens de ma stupeur quand j'ai vu rire ma mère à la mort de mon père, plus tard, j'ai compris ses efforts.

C'est lui que je voudrais rencontrer, en remontant le temps comme mes personnages, le rendre fier de moi.

J'ai passé des moments difficiles avec quatre sous en poche quand j'ai quitté Ôsaka pour Tôkyô.

Mais si la souffrance que j'ai endurée a servi à apporter un message de courage, ça en valait la peine.

« Je me souviens de ma stupeur quand j'ai vu rire ma mère à la mort de mon père, plus tard, j'ai compris ses efforts. »

Tant que le café est encore chaud dans la presse française et internationale :

« Les pages se tournent et la drôlerie du début du livre se teinte de mélancolie. (...) Sous des dehors amusants, ce petit ouvrage offre une belle leçon de vie. »
Le Figaro littéraire

« Tout en finesse et humilité, *Tant que le café est chaud* se sirote voluptueusement, nous invitant à apprécier délicieusement les saveurs de la vie. »
Lire

« Un roman extraordinaire sur un café où tout est possible. »
Publishers Weekly

« Un roman aussi magique qu'un film de Hayao Miyazaki. »
Cosmopolitan



Le Café du temps retrouvé dans la presse française et internationale :

Le talent de l'auteur pour donner à voir les moments de vulnérabilité de ses personnages, son écriture simple et empathique, expliquent le succès de cette série romanesque devenue best-seller au Japon et désormais adaptée au cinéma. »
Le Monde

« Ce que la thérapie par la parole a de meilleur : aborder le passé avec un changement de perspective. (...) Il est beaucoup trop rare de rencontrer des histoires qui se terminent par des larmes de joie sincères. »
New York Times



La saveur du passé peut transformer le présent...

Sur le flanc du mont Hakodate au nord du Japon, le café Donna Donna est connu pour sa vue imprenable sur le port de la ville. Mais surtout, comme le café Funiculi Funicula de Tokyo, le Dona Dona offre à ses clients une expérience extraordinaire : celle de voyager dans le passé, le temps d'une tasse de café.

On y rencontre Yayoi, la jeune fille qui en veut à ses parents défunts d'avoir fait d'elle une orpheline ; Hayashida, comédien qui se languit de son amour et de leurs rêves communs ; Reiko, submergée par la disparition de sa soeur ; ou encore Reiji qui réalise trop tard à quel point il aime son amie d'enfance... autant d'âmes sincères et émouvantes qui, en retrouvant un pan de leur passé, apprennent à regarder le présent autrement et à envisager l'avenir.

Avec sa voix singulière et le talent de conteur qui ont fait son succès dans le monde entier, Toshikazu Kawaguchi signe un nouveau roman plein d'amour et de finesse, aussi réconfortant qu'une tasse de café chaud.

Le Café où vivent les souvenirs, Toshikazu Kawaguchi
Traduit du japonais par Géraldine Oudin

En librairie le 3 novembre 2023



Florence Godfernaux ☎ 01 42 79 10 06 / 10 12
florence.godfernaux@albin-michel.fr

Régions, Suisse, Belgique : Raphaëlle Gourvat ☎ 01 42 79 18 86 / 19 13
raphaelle.gourvat@albin-michel.fr